

Colette Sepel

La contrainte de Je(u) *

Je suis depuis que je sais lire une incorrigible lectrice de romans. Je dois à cette fringale particulière l'un de mes premiers émois subjectifs. Plus je lirais de livres, ai-je très tôt compris, plus seraient nombreux ceux que je ne pourrais jamais lire, ceux qui toujours m'échapperaient. Vertige délicieux devant ce puits sans fond, devant cet impossible, vertige qui quand on s'y laisse prendre exerce à la fois le désir de savoir et celui de faire savoir, de transmettre. C'est un vertige du même ordre qui m'a saisie lorsque je me suis lancée il y aura bientôt deux ans dans une lecture qui se voulait exhaustive de l'œuvre romanesque de Romain Gary ¹. Notre rencontre d'aujourd'hui m'a contrainte à m'en extraire, non sans difficulté, pour souscrire à la devise de quiconque, fût-il analyste, prétend appartenir à une école, au sens antique du terme, c'est-à-dire à « quelque chose où doit se former un style de vie » (vous aurez reconnu la définition que Lacan en donne dans *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*) : « Loisir d'étudier, devoir d'enseigner. »

Les liens entre la littérature et la psychanalyse sont d'origine. Je ne développerai pas ce point et vous connaissez sans doute tous la fameuse lettre de Freud à Schnitzler (14 mai 1922), le maître du roman psychologique, où il lui avoue l'avoir évité de peur de rencontrer son double. Car comme lui, Freud s'intéresse aux énigmes du moi, aux conflits qui le déchirent, à leurs possibles solutions, voire résolutions. Quant à Lacan, il insiste sur le fait que pas d'advenue subjective, pas de *Je*, sans la contrainte du verbe, sans cette règle du

* Intervention faite le 8 juin 2013 à Saint-Mathurin-sur-Loire, dans le cadre de la Journée Psychanalyse et Littérature, *Les franchissements de Romain Gary*, organisée par le Pôle Ouest 9.

1. Nancy Huston, dans son *Tombeau de Romain Gary* (Arles, Actes sud, 1995), rend compte avec une concision remarquable de l'expérience qui a été la sienne.

jeu nécessaire pour qu'une vie s'inscrive, voire s'écrive. Certains textes de la littérature parlent donc plus particulièrement à l'analyste que je suis devenue, car ils viennent faire écho à ce que j'entends dans l'intimité de ma pratique.

Si la vie amoureuse de chacun tourne, comme le pose la psychanalyse, autour de la quête de l'objet perdu, mon « aventure » avec Gary a commencé par la recherche vaine dans ma bibliothèque d'un livre d'AJar intitulé *Pseudo*². Je me souvenais parfaitement de sa couverture rouge illustrée de deux dessins en noir et blanc dignes du traité de phrénologie de Franz Joseph Gall, mais avec l'humour en plus ! Le premier figurait de profil le temps de dénudation de la calotte crânienne ; le deuxième révélait de face, une fois la calotte ôtée, deux hémisphères cérébraux campés de part et d'autre d'une impeccable scissure, mais deux hémisphères aux circonvolutions résolument asymétriques, deux hémisphères apparemment étrangers l'un à l'autre.

Je n'ai pas retrouvé mon exemplaire de *Pseudo* ; je suis par contre heureusement tombée sur un opuscule que j'avais oublié avoir lu et que j'ai donc lu comme si c'était la première fois, *Vie et mort d'Émile Ajar*³. Quelques pages rédigées par Gary en mars 1979, au moment de la publication du dernier Ajar, précédées d'instructions plusieurs fois raturées adressées à Robert Gallimard et à Georges Kiejman, l'un de ses avocats, concernant les modalités de leur publication. La dernière instruction date du 30 novembre 1980, soit de deux jours avant son suicide. En mars 1979 donc, Gary, qui grâce au subterfuge Ajar a pu jouir de son vivant de ce qu'un auteur n'obtient le plus souvent qu'à titre posthume, a décidé de mettre fin aux jours d'AJar puis aux siens et de révéler *post mortem* à ses lecteurs mais surtout à certains de ces imbéciles de critiques littéraires qu'Émile Ajar, Tonton Macoute et Romain Gary ne faisaient qu'un. Le virtuose, qui tire sa révérence dans l'ultime pirouette de la dernière phrase : « Je me suis bien amusé. Au revoir et merci », nous annonce qu'il va enfin dire le vrai sur le vrai. Mais comment croire celui qui sait si bien que « les mots mentent comme ils respirent⁴ ». *Vie et mort...*

2. É. Ajar, *Pseudo*, Paris, Mercure de France, 1976.

3. R. Gary, *Vie et mort d'Émile Ajar*, Paris, Gallimard, 1981.

4. R. Gary, *Adieu Gary Cooper*, Paris, Gallimard, 1968, p. 18 de l'édition Folio.

serait-il le livre de la démystification alors que *Pseudo* aurait été celui de la mystification ⁵ ? Quel était le ressort de cette « tentation protéenne [...], celle de la multiplicité ⁶ » qui animait Gary et dont l'enjeu n'était pas « seulement [celui] de jeux littéraires mais de [la] vie et de [la] mort ⁷ » ?

Ces questions se sont imposées d'emblée. Il ne me restait plus, pour tenter d'y répondre, qu'à suivre le parcours auquel l'opuscule m'invitait, celui qui va d'*Éducation européenne* ⁸ (1945) à *L'Angoisse du roi Salomon* ⁹ (1979), *Le Vin des morts*, écrit entre 1933 et 1937, étant resté inédit. Je suis même allée au-delà puisqu'en mars 1979 ne sont publiés ni *Les Clowns lyriques* (ils le seront en mai), ni *Les Cerfs-volants* (qui paraîtront en 1980, la veille du quarantième anniversaire de l'appel du 18 Juin). Mais certains indices me font penser qu'ils étaient déjà écrits ou en cours d'écriture (l'un des personnages des *Cerfs-volants*, Marcelin Duprat, apparaît en effet dans *Les Clowns lyriques*, et ces derniers sont allusivement évoqués dès les premières lignes de *Vie et mort...* ¹⁰). Quand démarre mon périple, j'ai lu et apprécié tout Ajar mais de Gary je n'ai lu que deux romans : celui que mes parents, grands pourvoyeurs, avaient mis entre mes mains dès sa parution en 1960, *La Promesse de l'aube*, et celui qui était au programme de français de la classe de première de l'aînée de mes enfants, *Chien blanc*. Gary est, vous l'aurez compris, une histoire de famille, d'autant que l'une des questions qu'il incarne, qu'il pose et qu'il nous pose est celle de l'identité et de la filiation.

Ajar m'ouvre ainsi la porte de Gary, la créature me donne accès au créateur, à qui je veux, d'entrée de jeu, rendre hommage et, à son « Au revoir et merci » final, répondre par un « Bravo l'artiste » qui est tout aussi bien un « Merci l'artiste ». Car artiste il l'était assurément, au sens fort, au sens plein de celui qui ne peut faire autrement qu'exercer son art, encore et toujours, puis, tel Molière, mourir sur scène.

5. C. Burgelin, *Les Mal Nommés*, Paris, Seuil, 2012, p. 318-323.

6. R. Gary, *Vie et mort...*, *op. cit.*, p. 29.

7. R. Gary, *Pour Sganarelle*, Paris, Gallimard, 1965, p. 342 de l'édition Folio.

8. R. Gary, *Éducation européenne*, Paris, Calmann-Lévy, 1945. Nouvelle édition : Paris, Gallimard, 1961.

9. É. Ajar, *L'Angoisse du roi Salomon*, Paris, Mercure de France, 1979.

10. P. Pavlowitch, *L'Homme que l'on croyait*, Paris, Fayard, 1981, p. 254, où l'auteur écrit que Gary a cessé d'écrire à la fin de 1978.

Écrire était pour lui un « besoin dévorant », une « passion absolue et obsessionnelle », une « compulsion vitale », bref, une « vocation », comme il l'écrit dans *Pour Sganarelle*¹¹. Vocation est à prendre dans son sens le plus littéral. Il a pourtant un jour cessé d'y répondre, alors qu'il l'avait fait depuis 1973 magnifiquement, parallèlement sous deux noms, et même en 1974 et pour brouiller les pistes sous un troisième. L'appel se serait-il tu ? Son désir de reconnaissance était-il enfin suffisamment comblé ? Avait-il tout dit ? Ou bien... ? C'est à une tentative de réduction de cet « ou bien » que je vais limiter aujourd'hui mon propos.

Il me faut pour cela revenir aux premières lignes de *Vie et mort...* : « De ce que la littérature se crut ou se voulut être pendant si longtemps – une contribution à l'épanouissement de l'homme et à son progrès – il ne reste même plus l'illusion lyrique », pour souligner « l'illusion lyrique » qui fait écho au titre que Gary a décidé de donner au roman qu'il vient de réécrire, *Les Clowns lyriques*, en hommage à Gorki ; à une phrase de Gorki toujours cherchée, jamais exactement retrouvée, qu'il cite déjà dans *La nuit sera calme* (1974), quand il considère appartenir « à la tribu de ceux que Gorki appelait les "clowns lyriques" faisant leur numéro de tolérance et de libéralisme dans l'arène du cirque capitaliste¹² ». En 1979, la citation est un peu différente et le numéro est tantôt « humanitaire¹³ », tantôt « d'idéalisme¹⁴ » pour finir par : « Dans l'arène du cirque bourgeois, où les idéalistes humanitaires et les belles âmes jouent le rôle de clowns lyriques... Non. Dans l'arène du cirque bourgeois où les clowns lyriques font leur numéro de fraternité et de réconciliation... Non. Il faudra voir ça de près¹⁵. »

Ainsi se termine le roman. Gary y a fait défiler au moment du carnaval, entre Nice et Roquebrune (Nice où il vécut avec sa mère, Roquebrune où il acheta avec sa première femme sa première maison, tout près de cette Grande Bleue où il voulut que ses cendres soient dispersées), des figures déjà croisées dans *Les Mangeurs d'étoiles* (1966) et dans *Les Enchanteurs* (1973) notamment. Il y évoque

11. R. Gary, *Pour Sganarelle*, op. cit., p. 441.

12. R. Gary, *La nuit sera calme*, Paris, Gallimard, 1974, p. 85 de l'édition Folio.

13. R. Gary, *Les Clowns lyriques*, Paris, Gallimard, 1979, p. 31 de l'édition Folio.

14. *Ibid.*, p. 231.

15. *Ibid.*, p. 276.

aussi sa mère, sa première femme Lesley Blanch (qui l'a initié aux subtilités de la langue anglaise, à ses *lullabies* et autres *limericks*), sa deuxième femme star hollywoodienne, et il y met en scène au moins trois avatars de lui-même sous les traits du père de la star, francophile désabusé, du mari de la star, metteur en scène suffisant, et de l'amant de la star, Jacques Rainier, l'homme qui va enfin la rendre femme. Cet aventurier idéaliste, cet homme libre toujours en quête de fraternité s'est engagé dans toutes les grandes et nobles causes depuis la guerre d'Espagne et il y a laissé un bras. Ce héros qui a tant de mal à faire avec le manque, à qui Gary fait dire : « Je n'ai jamais été capable de vivre uniquement de moi-même : "je", "moi", c'est toujours un état de manque ¹⁶ », s'est retrouvé ainsi castré dans le réel, dirions-nous dans notre jargon lacanien. Et s'il rencontre à 45 ans l'amour qu'il disait attendre, l'amour apothéose mais aussi aliénation ¹⁷ (l'amour est un des grands thèmes de l'œuvre de Gary, je ne peux faute de temps que le citer au passage), c'est pour le quitter aussitôt et se rendre comme il s'y était engagé auparavant en Indochine, où il sera tué par l'explosion d'une mine dans des conditions mystérieuses. Point final comique plutôt que tragique car les scénarios qui se sont succédé, apparemment en abymes, finissent littéralement par se mordre la queue. *Exit* les clowns lyriques.

Dans *Les Cerfs-volants*, ce sont leurs idéaux qui rendent l'âme mais sous une forme plus poétique et moins désespérée. Jeanne d'Arc, Montaigne, Jean-Jacques Rousseau, Victor Hugo, Jean Jaurès, de Gaulle montent au ciel. « C'est le sort des belles idées qui se cassent la gueule dès qu'elles touchent terre ¹⁸ », dira Gary, mais c'est aussi leur victoire. Elles peuvent ou se casser la figure, ou prendre leur envol et se perdre et nous perdre avec elles, non sans nous avoir d'abord élevés au-dessus de notre triste condition humaine. Ce livre, le dernier paru, est un livre de combat, dans le droit fil d'*Éducation européenne*, de *La Tête coupable* et des *Clowns lyriques*, un combat contre les extrémismes, les totalitarismes de tout poil. Gary reste en cela l'idéaliste irréductible, l'irréaliste de principe qu'il a toujours voulu être en dépit ou à cause de son hyperlucidité.

16. *Ibid.*, p. 124.

17. R. Gary, *Adieu Gary Cooper*, *op. cit.*, p. 35, 42, 109, 131, 142...

18. M. Anissimov, *Romain Gary, le caméléon*, Paris, Denoël, 2004, p. 874 de l'édition Folio.

Grande était en effet son ambition, démesurée. Il voulait concilier dans une même œuvre et une même vie l'éthique et l'esthétique. Il visait le Tout, le Grand Tout, celui qui serait total et non totalitaire, j'y reviendrai. Il croyait pouvoir par la magie de son imagination (dont la puissance, reconnaissait-il, pouvait frôler la mythomanie) et de son verbe dépasser ce qu'il appelle avec mépris « le petit royaume du Je ¹⁹ ». C'est pourtant d'un royaume qu'il s'agit, mais limité et donc méprisable, ridicule car petit. Or la limite comme le petit sont pour lui inacceptables. Rien de petit chez Gary, rien que du grandiose et du merveilleux comme chez l'enfant, l'enfant tout-puissant qu'il veut continuer d'être, n'en déplaît aux psychanalystes (motif récurrent dans son œuvre). Rien de méprisable pourtant dans le *Je* et le *moi*, dans ce registre imaginaire où Lacan, avec son stade du miroir, situe la constitution du corps ; le corps est nécessaire, le corps et ce qu'il suppose non seulement d'identifications mais aussi de conditions de jouissance, forcément limitées, fixées, pour le maintenir en vie.

J'ai trouvé intéressant que Lesley Blanch ait signalé l'hypocondrie de Gary ²⁰, cette angoisse hypocondriaque dont Freud fait le pendant, du côté « narcissique », de l'angoisse névrotique ²¹. Gary quant à lui parle de faim, d'une faim dévorante qui ne le quitte que pendant l'amour ²², et il revendique sa « jouissance physiologique de vivre qui [lui] permet de s'orienter, de pressentir, de comprendre, de se révolter, de lutter ²³ ». Jouissance qu'il voudrait sans limites, sans la moindre frustration. D'où son opposition radicale à la psychanalyse, qu'il connaît par ailleurs bien. C'est à Marie Bonaparte qu'il fait appel pour critiquer son premier roman refusé ²⁴ et c'est Freud, surnommé le magicien de Vienne ou l'illustrissime maestro ²⁵, qu'il convoque dans *Les Enchanteurs*. Gary ne faisant appel qu'aux plus grands, Lacan n'est pas oublié : pour faire plaisir à celui qui promet

19. R. Gary, *Adieu Gary Cooper*, op. cit., p. 197.

20. L. Blanch, *Romain, un regard particulier*, Arles, Actes sud, 1998. Réédité en 2009 aux éditions du Rocher.

21. S. Freud, *Pour introduire le narcissisme* (1914), dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1989, p. 81-105.

22. R. Gary, *Pour Sganarelle*, op. cit, p. 549.

23. *Ibid.*, p. 377.

24. R. Gary, *La Promesse de l'aube*, Paris, Gallimard, 1960, p. 182.

25. R. Gary, *Les Enchanteurs*, Paris, Gallimard, 1973, p. 72-75 de l'édition Folio.

le trois, *Frère Océan* aura trois volumes ²⁶ ! Pulsions de vie, protestation de vie débordante, avec pour seule régulation, mais peut-on parler de régulation, non pas tant l'humour que ce qu'il appelle à juste titre « le terrorisme de l'humour », un humour explosif qui ne fait pas lest. Sa revendication de liberté totale, de non-appartenance se heurte à son désir de reconnaissance. Et son idéal de fraternité vient recouvrir la question de la filiation et de la paternité. Le « tous frères » fait l'impasse sur le fait que l'on pourrait être aussi ou père, ou fils, ou les deux, voire les trois, et c'est ce qui m'a arrêtée.

Lui qui a tant semé le doute sur ses origines n'a fait la connaissance de son père Arieh-Leïb Kacew que tardivement, Première Guerre mondiale oblige, et il en a été séparé peu après. Il s'octroie par la suite la liberté de s'en choisir plusieurs. Un père fantasmé d'abord, le célèbre acteur russe du cinéma muet Ivan Mosjoukine. Puis deux pères d'adoption, deux idéaux. Joseph Kessel, le premier, est russe et juif d'origine et donc métèque comme lui ; c'est un homme engagé, un journaliste et un écrivain reconnu, comme il le sera lui-même plus tard. Puis surgit et s'impose Charles de Gaulle, qui a l'avantage sur Joseph Kessel non pas d'être français de toujours mais d'être La France, celle des Lumières et des Droits de l'homme, cette France idéale qu'imaginent rencontrer ceux qui en ont fait leur terre d'asile, leur patrie d'adoption (la France des profils de médailles des classiques Garnier, écrit-il dans *Pour Sganarelle*. De Gaulle est aussi un homme de plume, cette plume qui, comme le dit le narrateur des *Enchanteurs*, a le pouvoir de faire voler).

À 21 ans, soit en 1935, Roman Kacew devient citoyen français. Il est naturalisé. C'est en préparant ce travail que je me suis aperçue du poids du deuxième sens de naturalisation : « Opération par laquelle on conserve un animal mort, une plante coupée, en lui donnant l'apparence de la nature vivante » (dictionnaire Robert). Opération à laquelle il arrive qu'un humain soit soumis et qui implique une mort subjective même si l'organisme continue de vivre. Sujet comme vif alors que déjà mort (nos patients mélancoliques en témoignent parfaitement). Très vite après sa naturalisation, il lui est violemment renvoyé qu'il n'est pas un Français de souche, dès mars 1939 quand il n'est pas reçu à l'examen qui lui aurait permis de devenir officier

26. R. Gary, *Pour Sganarelle*, op. cit, p. 498-499.

et d'endosser l'uniforme de pilote de l'armée de l'air. De Gaulle et les Forces françaises libres vont lui permettre de dépasser la blessure et l'affront. Il va pouvoir endosser le blouson de l'aviateur puis l'habit du diplomate.

Myriam Anissimov le compare, dans l'énorme biographie qu'elle lui a consacrée, à un caméléon. Lui-même aimait à s'y comparer et plaisantait sur ce qui risquait de lui arriver s'il se retrouvait mis sur un plaid écossais : il exploserait. Mais plutôt que le caméléon qui se fond dans le décor et dont le *Zelig* de Woody Allen est un bon exemple, Gary revendique d'être le métèque, le rastaquouère, le bâtard, le juif, le nègre, l'*alien*, l'étranger, bref, le paria ²⁷ que l'on repère du premier coup d'œil. Si l'on veut filer jusqu'au bout la métaphore du caméléon, il serait plus juste de dire que Gary rêvait d'être aussi le plaid écossais (exemple typique de son terrorisme de l'humour). Je préfère quant à moi à la métaphore du caméléon celle d'Arlequin, qui me paraît mieux lui convenir car il aimait la *commedia dell' arte*, à laquelle il n'a cessé de faire référence. Au-delà du personnage même d'Arlequin, il aurait voulu être aussi le costume d'Arlequin (Gary a toujours eu un goût prononcé pour les costumes, les déguisements).

Mais pour pouvoir endosser un costume et même changer de costume, pour pouvoir jouer un rôle sans s'y perdre, il faut un corps, un *Je* qui tienne, qui résiste au *jeu* de rôles. *Gros-Câlin* et *Pseudo* (qu'il voulait intituler *Pseudo-pseudo*) ne viennent que renforcer mon hypothèse, qui se déduit déjà des romans précédents, celle d'un défaut d'accrochage structurel de l'imaginaire auquel la prolifération imaginative ne peut complètement remédier. Ce que Gary appelle « faire pseudo » et qu'il déplie dans *Gros-Câlin* n'est pas la même chose que ce que la psychanalyse stipule quand elle parle de consentir à faire avec les semblants qui permettent d'aller dans le monde. Le « faire pseudo » ne permet pas à Michel Cousin de se différencier de son python, d'être, de faire 1, que Gary écrit d'ailleurs en chiffre romain, I, comme Imaginaire. Il a beau s'enrouler, faire des nœuds, sous l'œil des deux grands résistants dont les portraits sont épinglés au mur, Pierre Brossolette et Jean Moulin, ça ne fait pas acte de naissance, ça ne fixe rien.

27. Cf. par exemple *Tulipe*, Paris, Calmann-Lévy, 1946. Édition définitive : Paris, Gallimard, 1970. Mais aussi *Gros-Câlin*.

Seul le « consentir à faire avec les semblants » permet d'avoir un corps qui ne se confonde pas avec le costume, permet d'exister seul, nu ou habillé. Le « faire pseudo » oblige au contraire au couple récurrent dans l'œuvre de Gary du ventriloque et de sa marionnette (qu'il réalise, réélise avec le montage Ajar, et il se retrouve alors confronté à ce que le « cousin » Paul n'est ni tout à fait sa création, ni tout à fait sa créature, qu'il existe pour de vrai). Pour le dire autrement, le « consentir à faire avec les semblants » de la psychanalyse suppose une limitation, une cession de jouissance, que Gary ne veut ou ne peut accepter. Les deux derniers romans, ceux qui paraissent après la liquidation d'Ajar mais qui ont sans doute été écrits en même temps que *L'Angoisse du roi Salomon*, viennent illustrer les limites de la solution qui a été la sienne. L'explosion du corps de Jacques Rainier sur une mine et l'envol de l'idéal de Gaulle dans les airs témoignent d'une disparition, d'une dissolution de l'imaginaire du côté du réel et du côté du symbolique. Qu'il en ait fallu deux et qu'ils aient été suivis d'un suicide vient peut-être illustrer, telle est en tout cas mon hypothèse, une faillite, celle du roman total qu'il croyait possible, et c'est sur ce point que je conclurai.

Gary se suicide le 2 décembre 1980. Nous savons qu'il avait prévu et minutieusement préparé sa sortie. Tel Lenny dans *Adieu Gary Cooper*, « il lui fallait couvrir sa trace avant tout ²⁸ ». Ni l'humour, ni même la défense maniaque qu'il décrit si bien dans *La nuit sera calme* ²⁹ ne sont plus de mise. Aux nombreuses hypothèses explicatives avancées, qui ne s'excluent d'ailleurs pas et qui n'expliquent heureusement pas tout (la rupture du contrat par Paul Pavlowitch, le vieillissement insupportable, le redressement fiscal, le suicide de Jean Seberg, la disparition du marché de l'antidépresseur qui jusque-là le « stabilisait »), je me permettrais d'en rajouter une. Elle ne vaut ni plus ni moins que les autres, elle ne dit pas le fin mot de l'histoire, mais elle vaut pour moi car elle m'est apparue en cours de lecture, elle est le produit d'un travail que j'ai envie de partager.

28. R. Gary, *Adieu Gary Cooper*, *op. cit.*, p. 47.

29. R. Gary, *La nuit sera calme*, *op. cit.*, p. 180-182. « [...] je ne fais pas la dépression nerveuse d'usage. Quand je fais une dépression, ça se traduit par la bouffonnerie, par une fuite dans la bouffonnerie, dans un but d'hygiène mentale, de défolement [...] ».

J'ai fait tout à l'heure allusion, en insistant sur la référence à Gorki et à ses clowns lyriques, à la chute des idéaux. L'appel à Gorki, s'il fait entrer Gary dans la lignée des grands romanciers russes, renvoie aussi à l'autre Romain, Romain Rolland, l'idéaliste avec qui Gorki a entretenu une longue amitié et une abondante correspondance et dont il a organisé le voyage à Moscou et l'entrevue avec Staline en 1935. La génération qui suit la mienne ne sait sans doute pas ce qu'a représenté Romain Rolland dans la première moitié du *xx^e* siècle, et même un peu après : humaniste engagé, figure du mouvement pacifiste, membre de la *III^e* Internationale socialiste, européen convaincu, il obtient le prix Nobel de littérature en 1915, fonde la revue *Europe*, s'intéresse avant l'heure à la culture indienne et défend ce fameux sentiment océanique dont Freud se moque gentiment. Gary, qui lui a emprunté un prénom qu'il partage désormais avec lui, lui rend ce qu'il lui doit avec au moins deux de ses titres, *Frère Océan* et *Europa*, mais aussi avec le premier, *Éducation européenne* (paru d'abord en anglais sous le titre *Forest of Anger*). Myriam Anissimov nous apprend aussi que, dans l'ultime testament qu'il a rédigé le 15 octobre 1980, il écrit qu'il mériterait le prix Nobel (comme lui, ai-je envie d'ajouter) si on savait qu'il était à la fois Romain Gary et Émile Ajar.

Vous aurez remarqué que Romain Rolland porte, à une lettre près, un prénom en guise de nom propre, comme Jacques Rainier et comme Romain Gary. Que Gary ait finalement choisi pour pseudonyme un double prénom lui permet de faire disparaître le nom de famille. Et de famille, il ne s'en reconnaît aucune, sinon la confrérie des saltimbanques et celle des Français libres. Mais confrérie n'est pas famille. Confrérie souligne le lien horizontal entre frères et fait l'impasse sur la transmission générationnelle. Les commentateurs, suivant en cela Gary, ont beaucoup insisté sur la traduction de Gary (i) en russe (Brûle !) et sur celle d'Ajar en russe (braises) comme en anglais (entrebâillé), et ils ont vite balayé le fait que Gary (i) est un prénom aussi bien en russe qu'en anglais. De plus, grâce à la bibliographie très complète d'Anissimov, il m'apparaît qu'il a publié en 1943 une nouvelle sous le pseudonyme d'A. Cary³⁰. Or, pour qui aime le cinéma, Cary Grant vaut bien Gary Cooper.

30. M. Anissimov, *Romain Gary, le caméléon*, op. cit., p. 926.

C'est au prénom Romain que je veux m'arrêter, le Romain qui a également l'avantage de franciser le Roman d'origine. Lesley Blanch note la disparition progressive au long des quinze années de leur vie commune du « Romain aimable, naïf et maladroit » qui l'avait séduite au profit d'un « empereur romain sombrant dans la folie ³¹ ». Philippe Brenot remarque que le prénom de naissance, Roman, est aussi, quand il est réduit à un nom commun dans notre langue, un genre littéraire ³². Soit, mais il faut y ajouter l'ambition de Gary, celle du r(R)oman total, que nous pouvons tout aussi bien écrire avec un r minuscule qu'avec un R majuscule, comme il le fait lui-même. Le titre de mon intervention, si j'avais dû le donner aujourd'hui, aurait été quelque chose comme « À la recherche du r(R)oman total ».

D'un côté l'ambition affichée en 1965 dans *Pour Sganarelle* ³³ et en réponse à l'abandon par Malraux du genre romanesque : « J'arrive à trois conceptions du roman que je voudrais tenter de combiner dans un roman total : un, le roman où l'imagination picaresque s'exerce vers l'aventure intérieure [...] deux, le roman où l'imagination est plus libérée vers l'extérieur [...] trois, le roman de la littérature, où le langage est exploré comme un monde en soi [...]. » Ambition qui paraît, à la fin de 1978, réalisée, le point trois en particulier.

Mais de l'autre, et dans le même temps, l'aveu d'un échec et d'un renoncement. Gary s'est en effet engagé, en 1974 auprès de l'Ordre de la Libération et de l'éditeur Jean-Claude Lattès, à écrire un livre sur les Compagnons de la Libération, ceux que j'appelle sa confrérie et dont il ne reste plus alors que quelques spécimens vivants (de Gaulle, figure tutélaire, est mort en 1970, Malraux, le frère admiré, le « jongleur » sublime, disparaît en 1976). En 1978, Gary n'y est toujours pas arrivé et il y renonce. Il ne peut « traiter les Compagnons dans leur ensemble ³⁴ », il ne peut choisir certains et ignorer d'autres, et même s'il avait pu parler de tous, l'énumération de tous ces solitaires disparates n'aurait pas fait ensemble, l'ensemble supposant l'exception. À Roman donc, tout n'est pas possible,

31. L. Blanch, *Romain, un regard particulier*, op. cit., p. 110.

32. P. Brenot, *Le Manuscrit perdu*, Le Bouscat, L'Esprit du temps, 2005.

33. R. Gary, *Pour Sganarelle*, op. cit., p. 180.

34. R. Gary, *Ode à l'homme qui fut la France*, Paris, Gallimard, 2000, p. 89 de l'édition Folio.

contrairement à ce qu'il écrivait en 1965 ³⁵ : « [...] tout est possible, tout est permis au Roman », où Roman est écrit avec une majuscule et qu'on pourrait presque lire comme « tout est permis à Roman ».

Je voudrais terminer sur une note allègre et faire appel à un roman injustement considéré par les critiques comme secondaire, comme pur divertissement. En 1959, Gary écrit directement en anglais un texte délicieux et délicat, *Lady L.*, roman d'adieu aussi bien à Lesley Blanch qu'à la diplomatie qui l'ont soutenu, contenu, tenu, mais aussi limité et bridé tout au long de cette tranche de vie de quinze ans qui se termine alors. Il le traduit en français en 1963 et choisit en exergue à cette édition et en hommage à la langue française les neuf derniers vers d'un poème qu'Alphonse Allais avait adressé à la danseuse Jane Avril et qu'il avait intitulé « Complainte amoureuse ». Je vous le propose aujourd'hui en entier.

« Oui, dès l'instant que je vous vis,
 Beauté féroce, vous me plûtes ;
 De l'amour qu'en vos yeux je pris,
 Aussitôt vous vous aperçûtes ;
 Mais de quel froid vous reçûtes
 Tous les soins que pour vous je pris !
 En vain je priai, je gémis :
 Dans votre dureté vous sûtes
 Mépriser tout ce que je fis.
 Même un jour je vous écrivis
 Un billet tendre que vous lûtes,
 Et je ne sais comment vous pûtes
 De sang-froid voir ce que j'y mis.
 Ah fallait-il que je vous visse,
 Fallait-il que vous me plussiez,
 Qu'ingénument je vous le disse,
 Qu'avec orgueil vous vous tussiez ?
 Fallait-il que je vous aimasse,
 Que vous me désespérassiez,
 Et qu'en vain je m'opiniâtresse,

35. R. Gary, *Pour Sganarelle*, op. cit., p. 135.

Et que je vous idolâtrasse,
Pour que vous m'assassinassiez ! »

Quoi de plus français en effet que le passé simple et l'imparfait du subjonctif. Les Français dits de souche l'ont oublié, les francophones et les francophiles sont là pour le leur rappeler !